



CLASSIQUES
GARNIER

« Vie de la Société », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série V*,
n° 22 - 23, 1977 (Avril – Septembre), p. 2-7

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11821-3.p.0004](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11821-3.p.0004)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1978. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Vie de la Société

. Séance publique du 14 mai 1977 (Paris).

Le Président dédie cette réunion à la mémoire du regretté Maurice Rat, enlevé par une crise cardiaque le 13 mai 1970 après 17 ans de présidence active. Il salue les Professeurs Mesnard et Philippe Sellier, M. et M^{me} Tetel et présente les excuses des absents : M^{me} la Générale Fougère, M^{mes} Cavalieri et Wellhoff, MM. Richard Chapon, Grandmaison, Claude Blum et Alain Lagrange. Il fait état de la correspondance échangée avec divers Sociétaires, M. Thorkelin, qui vient d'acquiescer grâce à M. Grandmaison une édition originale de *La Recherche de la Vérité* (1678-79), de Malebranche, M^{me} Meejer, qui annonce sa visite pour le 20 mai et le Professeur Donald M. Frame qui sera présent à la séance du 11 juin. Il termine son tour d'horizon en lisant l'amusant « poisson d'Avril » du journal *Sud-Ouest* intitulé « *La Boétie et Montaigne étaient-ils fâchés ?* La simple chronologie interdisait aux Montaignistes d'être dupes ; puis il donne la parole à M^{lle} Christodoulou (Université d'Athènes) pour sa communication, *Les Modèles classiques dans les « Essais »* (cf. ci-inclus). M^{lle} Christodoulou charme l'auditoire par l'intérêt de son étude et l'élégance de son élocution. Selon l'usage, une discussion nourrie s'engage à laquelle participent notamment les Professeurs Mesnard et Sellier, M^{me} Fleuret et M. Louis Hippeau, portant surtout sur l'évolution du stoïcisme à l'épicurisme, de Montaigne. Le Professeur Mesnard félicite M^{lle} Christodoulou de ne pas avoir sacrifié à la mode du jour en dénigrant la thèse de Villey, étant entendu que celle-ci est beaucoup plus nuancée que les résumés qui en ont été faits, et que Montaigne a parcouru les grands courants de la pensée antique en les adaptant à sa propre personnalité. M. Michel fait alors sa communication, *Montaigne et l'environnement* (cf. ci-inclus).

A la suite de cette conférence très vivement applaudie, un dialogue s'engage entre l'orateur et divers Sociétaires. M. Marcel Tetel remarque que M. Michel a touché à peu près à tous les thèmes importants du *Journal de voyage*, ce qui est aussi l'avis de M. Roger Trinquet. A propos d'une allusion à Chateaubriand, M^{me} Fleuret demande la référence. Réponse : Il s'agit des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Le problème religieux, à propos du pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette est également évoqué. M. Michel rappelle que ce pèlerinage était encore très fréquenté par les Français au xvii^e s., témoin Descartes ; Ph. Sellier souligne l'originalité de l'attitude de Montaigne à l'égard de la montagne. Réponse : Montaigne, avec Pétrarque est un des plus anciens ama-

teurs de la montagne ; François Moureau, à propos des ruines antiques rapproche les regrets de Montaigne de ceux qu'il éprouve devant les destructions causées par les guerres de religion. M. Michel confirme cette opinion et rappelle la réprobation de Montaigne pour tout acte de vandalisme, qu'il s'agisse d'œuvres d'art ou d'éléments naturels.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 19 h.

. *Séance publique du 11 juin 1977 (Paris) en l'honneur du Professeur Frame.*

Le Président Michel, entouré du Bureau au complet, salue la nombreuse assistance, où figurent deux nouveaux Sociétaires : M^{me} Lazard, maître-assistant à l'Université Paris-Sorbonne et M. Leroy, diplômé d'Études Supérieures de l'Université de Nice, puis il prononce cette brève allocution :

. *Hommage de la Société.*

D'ordinaire les « Amis de Montaigne » terminent leurs réunions publiques en mai, le mois de juin étant surtout occupé par la réception des visiteurs provinciaux ou étrangers. Mais cette année, nous avons un motif important, et combien agréable, pour tenir une séance exceptionnelle : c'est la présence parmi nous du Professeur Donald M. Frame et de sa charmante épouse. Aussi cette réunion est-elle tout entière consacrée à honorer l'éminent spécialiste de Montaigne, auteur d'une biographie si justement réputée, de plusieurs traductions des Essais, de nombreuses études particulières pleines de finesse et de pondération, le professeur de l'Université Columbia célèbre par sa compétence, son dévouement à ses étudiants et l'efficacité de son enseignement, qui a formé tant de jeunes professeurs de français aux États-Unis, enfin l'actif correspondant de notre Société, qui lui est redevable, en grande partie, de son rayonnement toujours plus vaste sur le continent américain : actuellement, les Amis de Montaigne comptent parmi ses adhérents plus de 80 Universités américaines et de nombreux Sociétaires à titre personnel.

Le Professeur Donald M. Frame est devenu notre correspondant en 1960 ; en 1962, il nous a fait l'honneur de publier dans le Bulletin n° 22 (avril-juin) une mise au point particulièrement intéressante sur le voyage de Montaigne à Paris en 1588, mettant en évidence les liens qui unissaient l'ambassadeur d'Angleterre Stafford et l'ambassadeur d'Espagne, Mendoza. Les fameuses dépêches de celui-ci signalant l'arrivée de Montaigne à Paris et le présentant comme un agent d'Henri de Navarre près d'Henri III, auraient pour sources deux lettres de Stafford à Mendoza.

En 1967, le Professeur Frame séjournant à Paris, assiste à la réunion du 20 mai, présidée par le regretté Maurice Rat et tenue dans les salons de Madame Guichard. Avec sa bonne grâce et sa simplicité habituelles, il avait exposé brièvement l'état des recherches montaignistes aux U.S.A., les deux principaux foyers montaignistes étant alors l'Université Columbia, où il enseignait et celle du Michigan où enseignait déjà M. Floyd Gray, qui avait participé au Congrès international des Études montaignistes à Bordeaux et Sarlat en 1963, et qui, depuis, publia le Montaigne posthume d'Albert Thibaudet.

Depuis cette première rencontre, dix ans se sont écoulés, fertiles en vicissitudes de toute sorte, mais notre Société, plus vivante que jamais, n'en est

que plus heureuse de retrouver le Professeur Donald M. Frame, rayonnant de sérénité montaigniste, et de saluer respectueusement sa gracieuse épouse. Devant vous, le Professeur Frame va poursuivre la conversation amicale commencée il y a dix ans et tracer un panorama complet des études montaignistes en plein essor aux États-Unis. Qui pouvait être plus qualifié pour cette mission, que celui que son compatriote et collègue, Marcel Tellet, a appelé le « Montaigne des États-Unis ».

Au nom de la Société des Amis de Montaigne, et en mon nom personnel, j'exprime au Professeur Donald M. Frame, notre respectueuse, reconnaissante et amicale gratitude.

P. MICHEL.

Le Président donne ensuite la parole au Professeur Aulotte pour l'hommage de la Sorbonne.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, chers amis de Montaigne, de vous dire combien je suis sensible à l'honneur qui m'est fait de prendre ici la parole pour associer la Sorbonne au juste hommage rendu aujourd'hui à notre éminent collègue Monsieur Frame.

Mais Monsieur Frame ne m'en voudra pas si, avant de m'adresser à lui, je saisis l'occasion de remercier, en notre nom à tous, les membres du bureau de la Société des Amis de Montaigne et, parmi eux, notre dévoué président, Monsieur Pierre Michel, dont le foyer, actif, rayonnant, mérite bien, je me plais à le proclamer, de tous ceux qui, à travers le monde, s'essayent aux Essais. Chaque fois que je viens dans cette magnifique salle, pour participer avec profit à ces réunions qu'animent Monsieur, Madame et Mademoiselle Michel, je songe à cet autre haut lieu de l'intelligence, de l'urbanité, du charme que fut, en notre XVI^e siècle, le salon de Jean de Morel, de sa femme Antoinette et de leurs trois filles, antérieur de peu d'ailleurs à celui, moins savant peut-être, mais tout aussi agréable de la séduisante duchesse de Retz.

C'est dans le souvenir, sous l'emprise maintenue de cette atmosphère humaniste et suavement polie, qu'il m'est agréable de vous saluer ici, Monsieur. Avec déférence, avec gratitude. D'une voix multiple aussi. Ne pensez pas, en effet, je vous en prie, que je sois seul à m'adresser à vous. Vous n'entendez certes que moi, mais, vous le savez, Montaigne nous l'a souvent dit, nos sens nous abusent. Je suis, bien sûr, l'interprète de mes collègues de la Sorbonne, dont quelques-uns vous entourent aujourd'hui, mais je peux, sans crainte, affirmer que j'exprime encore les sentiments de ces nombreux montaignistes rencontrés au cours de mes missions à l'étranger et qu'il m'est doux d'évoquer maintenant, au sens étymologique du terme, d'évoquer un peu au hasard mais avec une ferveur égale. J'appelle le cher abbé Gierczynski, portrait vivant de cette Pologne éternelle que nous aimons ; j'appelle Madame Samaras qui, en Grèce, ne quitte Montaigne que pour suivre les jeux de ses jeunes enfants entre une traduction du poète Nicoforos Vrettatos et l'examen d'un vers de la Gélodacrye. J'appelle Victor Graham à Toronto et, à cet autre bout du Canada, la diligente et savante directrice du département de français de l'Université de Victoria, Madame Eleine Limbrick. J'appelle encore à Tokyo le successeur de Monsieur Maeda, Shotaro Araki qui vient de nous gratifier d'une belle édition de l'essai De trois commerces avec notes en japonais. Et j'appelle encore, plus près de nous dans l'espace,

Madame Garavini, Monsieur Bernoulli, Monsieur Blinkenberg et tant d'autres amis heureux, j'en suis sûr, de venir célébrer, avec moi, par moi, l'admirable connaisseur de Montaigne que vous êtes.

Car notre Montaigne vous le connaissez à fond, d'une manière exemplaire. Je crois que tout le monde — ou presque — a lu Montaigne. On peut aussi admettre que nous sommes assez nombreux à avoir lu tout Montaigne. Il est même arrivé à certains d'entre nous d'oser éditer Montaigne, mais je reste convaincu qu'il n'est pas d'approche plus intime de Montaigne — comme de n'importe quel écrivain — que d'entreprendre de le traduire. Or, ce Montaigne, dont le style a ses « dispositions libres et desreglées », vous l'avez traduit avec une fidélité scrupuleuse, nous offrant le fruit mûri d'une longue méditation avec un auteur tout en nuances et en « nuances », avec un auteur dont on peut dire ce qu'il écrivait lui-même d'un autre : qu'il est « ferré et espineux ». Vous avez dépisté ses « deceits » qu'a si bien étudiés par la suite Margaret M. McGowan ; vous l'avez accompagné « from the limits of Knowledge to words, time and images », pour reprendre une expression de notre ami Marcel Tetel, dont la présence ici me réjouit ; vous nous l'avez rendu en son parfait naturel, « estoffe et façon ». Aussi n'ai-je aucune honte à vous avouer que, lorsqu'il m'arrive — et c'est souvent — de n'être pas sûr de comprendre Montaigne en son propre parler, je vais voir comment vous-même (ou Mademoiselle Garavini) avez traduit. Et, de votre lecture, je sors toujours plus éclairé. Que l'anglais y aille (ou l'italien) si le français n'y suffit !

Mais vous n'avez pas fait que traduire. Nous vous devons une Biography qui fait toujours autorité (Monsieur Trinquet, orfèvre en la matière, ne me démentira pas), un précieux Montaigne in France 1812-1852, sans parler de votre Montaigne's Essais : A study, où vous avez repris en 1969, en les approfondissant, les éléments les plus nourris de nos travaux précédents.

J'ai gardé, pour la bonne bouche, votre Montaigne's Discovery of Man qui reste, à mes yeux, votre maître-livre (je confesse n'avoir pas encore lu votre tout récent Rabelais).

Ce serait faire injure à nos auditeurs que de donner ici une analyse — qui ne pourrait être que mutilante — de travaux de cette importance, qu'ils connaissent, d'ailleurs, tous parfaitement. S'il est vrai que la leçon de Montaigne c'est de nous amener à nous poser des questions, cette leçon vous l'avez entendue et vous savez nous la faire entendre de magistrale manière, quand vous écrivez sur Montaigne avec autant de science réfléchie que de prudence créatrice. Qu'il me soit permis, pour que ce que je dis n'ait pas l'allure de « paroles verbales », de prendre deux exemples, qu'il serait aisé de multiplier.

Celui d'abord, de l'homme entier, The Whole Man, selon le titre judicieux que vous avez donné au chapitre final de votre Montaigne's Discovery of Man. Vous cernez là une idée des plus importantes, un problème qui rejoint l'une des interrogations majeures de ceux qui pensent encore à notre époque. Vous avez eu mille fois raison de nous rappeler, avec toute l'autorité de votre incomparable compétence, que pour Montaigne — et pour nous — une sagesse — « serve des préceptes », une sagesse qui ne serait pas enracinée dans notre vie sensible, risquerait d'être dépourvue d'authenticité et conduirait à un intolérable amoindrissement de notre être, toujours menacé par la tentaculaire « réification ». Par là

même, nous comprenons mieux, aussi, la démarche verticale de la pensée de Montaigne qui passe obligatoirement de l'obscurité relative de notre sensibilité à la clarté, plus ou moins assurée, de notre intelligence ; et inversement ; d'où l'allure capricieuse du genre si original qu'a créé l'auteur des Essais.

Celui, encore, de l'humanisation de l'humanisme, point capital, s'il en est. On met parfois en question l'humanisme de Montaigne, parce qu'on se réfère à des formes étroites d'humanisme antérieures à son temps, l'humanisme érudit, l'humanisme esthétique. Montaigne, — vous l'avez bien mis en relief — nous propose un humanisme authentique, complet, un humanisme à l'échelle humaine, conscient à la fois de la dignitas hominis, chère à notre collègue Sozzi et de cette incapacité de l'homme que fustigera Pascal.

Mais je m'arrête ici. Trop tard déjà, puisque j'aurais dû depuis longtemps me souvenir de cette remarque pertinente de Montaigne : « Celui qui dit tout, il nous saoule et nous desgoute ; celui qui craint à s'exprimer, nous achemine à en penser plus qu'il n'y en a. »

Il n'est pas nécessaire d'inviter nos auditeurs à penser qu'il y a plus dans votre œuvre qu'il n'y en a. Votre œuvre est là, qui se suffit à elle-même, solide, sagace, stimulante, suscitant l'admiration, une admiration qui vous est légitimement due et qu'ont proclamée récemment encore d'éminents seiziémistes quand ils ont composé en votre honneur ces *Mélanges* (1) du respect et de l'amitié, que nous espérons pouvoir bientôt lire, et auxquels je vous demande pour finir, la permission d'ajouter avec reconnaissance mon hommage personnel et celui de l'Université de Paris-Sorbonne tout entière.

Robert AULOTTE.

(1) N. B. — Les Sociétaires désireux de se procurer les *Mélanges Frame* doivent s'adresser au Professeur La Charité, Dep. of French Language, University of Kentucky, Lexington, Kentucky 40506, U.S.A. Le prix de l'exemplaire est de 13 dollars, 30.

Visiblement ému par cet accueil empreint de chaleur amicale, le Professeur Donald M. Frame remercie les orateurs et expose sa communication (cf. *infra*), qui est longuement applaudie.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 19 h. 15, les auditeurs restant sous le charme de cette réunion hors série.

Le Secrétaire de séance,
François MOUREAU.

Le Président,
Pierre MICHEL.

. Promotions.

Le 10 juin 1977 devant le jury de l'Université Paris-Sorbonne, M. François Moureau soutenait brillamment sa thèse de doctorat sur Dufresny.

M. Dhommeaux, chargé de cours à la Faculté des sciences juridiques de Rennes est promu maître de conférences au Centre Universitaire des Antilles et résidera à Fort-de-France.

M. Ferreyrolles, agrégé de l'Université, de retour de l'Université de Berkeley (U. S. A.) est nommé lecteur à l'Université de Venise.

Toutes nos félicitations.

Études montaignistes récentes aux U. S. A., 1968-1977

Il y a dix ans, en mai 1967, j'ai eu l'honneur de faire une petite communication, d'environ dix ou quinze minutes, sur les études montaignistes américaines des dix années précédentes. Pour traiter un sujet tout pareil ce soir, celui des études parues depuis lors, j'ai demandé trois quarts d'heure. Je m'excuse d'avance de ce « flux de caquet », de ces « excremens d'un vieil esprit » ; j'espère qu'il est toujours vrai que « la coutume concède à cet âge plus de liberté de bavasser », et que « ce pendant qu'on pourvoyra au plus pressant, j'auroy loy de m'amender. »

Je conçois le sujet que notre Président Pierre Michel m'a invité à traiter comme comprenant avant tout les travaux concernant Montaigne publiés depuis 1968 par des critiques et érudits résidant aux États-Unis au moment de la publication, quels que soient la nationalité des critiques et le lieu de publication de leurs travaux. Mais je me permettrai quelques incursions qui, je crois, pourront vous intéresser, sur la vente de quelques éditions, sur quelques hommes de lettres américains qui aimaient Montaigne, sur les réimpressions parues aux États-Unis d'éditions de Montaigne et d'ouvrages sur lui, et enfin sur quelques ouvrages encore inédits qui doivent paraître bientôt.

Pour les chiffres de vente, je m'excuse de ne citer que celles de deux éditions que j'ai préparées moi-même ; mais ce sont les seuls dont je dispose. Une édition scolaire d'extraits, portant la traduction anglaise en face du texte, que j'ai fait publier en 1963 par la St. Martin's Press à New York, continue à se vendre environ 400-500 exemplaires par an. Ma traduction anglaise complète, vieille de vingt ans déjà, se porte mieux ; on en achète entre 2.000 et 2.500 exemplaires par an. Montaigne trouve toujours des lecteurs chez nous.

Trois bons auteurs américains, dont un seul est encore vivant (je me sers donc du passé pour en parler), étaient de véritables amateurs de Montaigne.

Un de nos meilleurs humoristes, Frank Sullivan, pendant bien des années une des étoiles de la revue *The New Yorker*, créateur de personnages tels que le grand expert et praticien du cliché M. Arbuthnot, publiait chaque Noël un poème où il envoyait ses vœux de la saison à une ou deux centaines de célébrités dont surtout des vedettes du sport et des spectacles. Quand une fois j'ai eu l'agréable surprise de trouver mon nom dans la liste, j'ai vite compris que ce ne pouvait être que comme amateur de Montaigne et que M. Sullivan pouvait très bien en être un autre. A la lettre dans laquelle j'ai posé cette question, il m'a